

# Inquiétante étrangeté

## *Genesi, from the museum of sleep*

Marie-Andrée Brault

Number 105 (4), 2002

Festivals

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26266ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brault, M.-A. (2002). Review of [Inquiétante étrangeté : *Genesi, from the museum of sleep*]. *Jeu*, (105), 46–48.

MARIE-ANDRÉE BRAULT

# Inquiétante étrangeté

## *Genesi, from the museum of sleep*

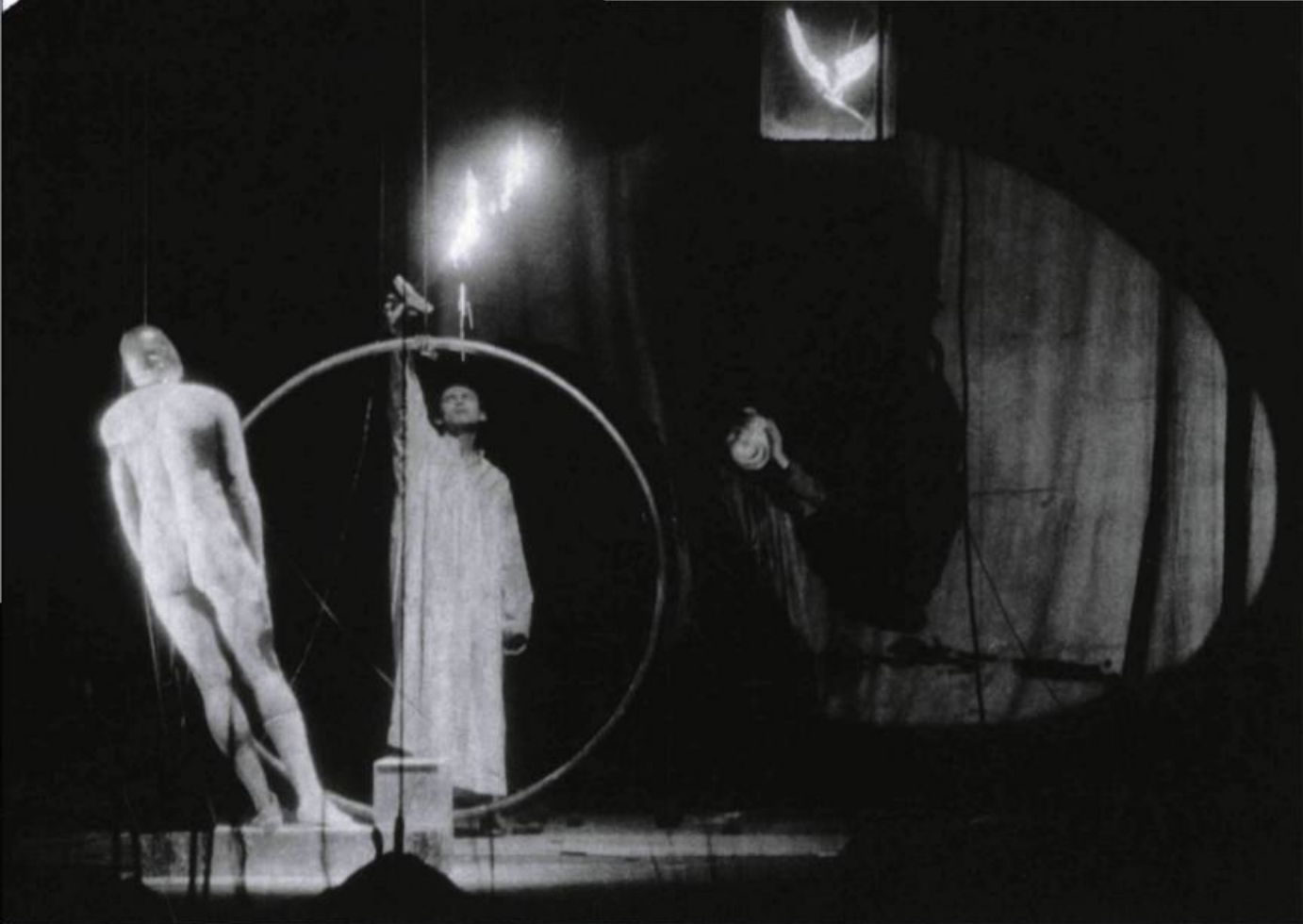
La Societàs Raffaello Sanzio que dirige Romeo Castellucci en est à sa seconde visite à Montréal. On se souviendra que son *Orestie*<sup>1</sup>, récipiendaire du Masque de la meilleure production étrangère, avait suscité chez le public les réactions les plus diverses, de l'enthousiasme au rejet le plus complet. Il semble par ailleurs que c'est généralement le sort qui est dévolu au travail du metteur en scène italien, lequel est fort exigeant pour les spectateurs. Ce *Genesi*, avec ses charges visuelles et auditives ainsi que son refus de la linéarité narrative, revoit le mythe de la Création pour s'interroger en fait sur ce qui en a découlé<sup>2</sup>.

Ce spectacle ébranle incontestablement. Le recours à des images fortes ne relève pas de l'esbroufe chez Castellucci et ne cherche pas à masquer la minceur du propos. Bien au contraire. Le spectateur plonge dans un monde empreint d'onirisme qui vire souvent au cauchemard. La cruauté de la représentation tient en ce que le spectateur sent qu'il plonge au cœur d'une aventure douloureuse et inexorable, celle de l'humanité. Rarement un spectacle m'a-t-il ainsi atteinte, l'inconfort créé par certaines scènes devenant littéralement physique par moments.

Cette sensation d'oppression se fait sentir dès la première partie de ce long spectacle qui en comporte trois : « Au commencement », « Auschwitz » et « Caïn et Abel ». Le noir du chaos originel qui avale l'espace, rendant difficile l'identification des lieux et des personnages, cède la place à la lumière, progressivement. Marie Curie doit présenter ses découvertes sur le radium, mais c'est Lucifer qui prend la parole. Il s'exprime en hébreu, d'une voix tonitruante, soutenu par la musique de Scott Gibbons qui semble venue d'un autre monde. Le bruit assourdissant agresse le spectateur, ajoutant au malaise déjà fort devant cette scène troublante où l'on reconnaît ce qui nous est montré sans pourtant en saisir spontanément toutes les dimensions : des animaux empailés ; un contorsionniste prisonnier d'une boîte de verre, comme la vie qui veut jaillir ; des moutons qui copulent ; une femme âgée nue à qui il manque un sein, Ève inquiétante et déjà marquée par les souffrances du monde. L'être humain semble déjà se perdre dans la Création et dans ses propres créations, ses propres découvertes, comme celles de Curie. Et si toute création contenait en elle les germes de sa destruction ?

1. Diane Godin a fait un court compte rendu de ce spectacle dans son article sur le FTA 1997, « La parole du corps », *Jeu* 84, 1997.3, p. 125-129.

2. On lira aussi le compte rendu de Ludovic Fouquet, « Festival d'Automne à Paris : de nouveaux horizons », dans *Jeu* 98, 2001.1, p. 137-141.



Genesi de Romeo Castellucci. Spectacle de la Societas Raffaello Sanzio (Italie), présenté dans la série Théâtres du monde, à Montréal, en mai 2002. Photo : Gabriele Pellegrini.

Le deuxième tableau nous fait poursuivre dans cette voie en présentant un univers tout en blanc habité par des enfants également vêtus de blanc. Dans une atmosphère fantomatique de rêve éveillé, accentuée par le fait que les jeunes acteurs se meuvent derrière une toile translucide, Castellucci fait évoluer ses personnages sans souci de narration. Ils jouent longuement, sans but apparent au premier abord, dans une sorte de laboratoire abandonné, jusqu'à ce que l'un d'eux soit tué cruellement par les autres. La musique française vieillotte qui se fait entendre en sourdine presque tout au long de cette partie contraste avec la cacophonie de celle qui l'a précédée, rendant l'horreur encore plus insidieuse. Le metteur en scène réussit à créer cette impression d'un danger imminent et fait progresser le tableau vers une évocation des trains de la mort et des chambres à gaz nazies. La voix d'Artaud se fait entendre de façon répétée et souvent décousue : « sperme infantile », « je ne délire pas, je ne délire pas ». Ces extraits de *Pour en finir une fois pour toutes avec le jugement de Dieu*, détournés, prennent des allures à la fois prophétiques et ironiques. C'est tout à coup la folie des hommes, la folie nazie qui se fait entendre dans ce discours sur le corps sans organes. La quête poétique d'Artaud, qui est acte de vie, aura trouvé sa concrétisation physique et matérielle dans des expériences horribles et des actes de mort innombrables.



L'humanité poursuit sa longue marche vers l'autodestruction avec le troisième tableau qui rejoue le meurtre d'Abel par Caïn. Ce tableau baigné de la couleur rouge de la fureur humaine est peut-être celui qui s'éloigne le moins du texte biblique par ses images. L'affrontement des deux frères se déroule sur de la terre rougeâtre qu'entourent des murs qui semblent de feu. Caïn étrangle son frère et prend conscience de l'horreur de son geste ; l'homme apparaît dans toute sa petitesse devant l'énormité de l'acte qu'il a accompli. Tournoyant sans vitesse, comme un aliéné, il dévoile un bras difforme. Tout comme Ève, qui reparaitra sur scène, il porte dans son corps la marque de la faute. Les effets lumineux et sonores font plus que ponctuer la scène ; ils en constituent une des composantes les plus prégnantes. Les projections, rappelant les enluminures ou les vitraux, créent l'effet d'immensité et de sacré nécessaire au vertige ressenti devant le premier meurtre de l'humanité, tandis que se font entendre des chœurs angoissants.

Le texte biblique se révèle, au terme du spectacle, le point de départ d'une évocation riche mais noire de ce qu'est la vie et de cette pulsion qui semble pousser l'homme à la détruire. Le spectacle douloureux de Castellucci devient aussi une métaphore du travail de l'artiste. Comme Lucifer qui usurpe la voix de Dieu dans la partie intitulée « Au commencement », l'artiste (et aussi le scientifique dans une certaine mesure) se donne le titre et la fonction de créateur. Et, comme nous le rappelle la voix si caractéristique d'Artaud, le projet ultime serait de se créer à nouveau. En l'absence troublante de Dieu, l'homme s'arroe son pouvoir enivrant et terrifiant. ¶

*Genesi* de Romeo Castellucci. Spectacle de la Societas Raffaello Sanzio (Italie), présenté dans la série Théâtres du monde. Photo : Gabriele Pellegrini.

